

« Il n'est pas trop tard pour l'impossible »

Lídia Anoll

*Universitat de Barcelona*

[lidiaanoll@yahoo.es](mailto:lidiaanoll@yahoo.es)



Paru en 2010 aux éditions du Noroît, *Plus haut que les flammes* venait élargir la longue liste de titres qui constituaient l'avoiron poétique de Louise Dupré à ce moment-là : *La peau familière*, *Bonheur*, *Noir déjà*, *Tout près*, *Une écharde sous ton ongle* entre autres. Grand Prix Québécois du Festival International de la Poésie 2011 et Prix du Gouverneur Général 2011, ce recueil était appelé à jouir d'un retentissement extraordinaire : une nouvelle édition, imprimée en octobre 2014, coïncidant avec le centenaire de la fin de la deuxième guerre mondiale, paraissait en janvier 2015 chez Bruno Doucey, à Paris ; trois traductions –en espagnol (Mexique), anglais et

catalan– venaient, par la suite, témoigner de l'intérêt suscité par ce recueil poétique après que, mai dernier, un spectacle qui s'était réclamé de la complicité de la musique de Nicolas Jobin, des images de Jonas Luycks et de la propre voix de l'auteure récitant

ses vers avait ouvert le festival de la poésie de Montréal<sup>1</sup>. À l'occasion de ma traduction de *Plus haut que les flammes*, parue en édition bilingue français-catalan (*Més amunt que les flames*), je tiens à rendre compte de ce long poème qui nous interpelle tout en étant, d'après les mots de l'auteure, un poème d'amour et d'espérance.

C'est au retour d'un voyage en Pologne pour visiter le camp d'Auschwitz-Birkenau que la poète sent le besoin de verser dans des vers toute sa douleur, sa tristesse, son indignation : « Ton poème a surgi / de l'enfer // [ ... ] // c'était après ce voyage / dont tu étais revenue // les yeux brûlés vifs / de n'avoir rien vu // rien / sinon des restes » (Dupré 2015 : 13)<sup>2</sup>. Son état d'esprit l'amène à considérer, « dans cette histoire / condamnée d'avance » (p. 43) tous les ravages auxquels l'humanité a été soumise depuis que l'homme a commencé son cheminement vers la mort, malgré son grand désir de survivance, sa grande nécessité de préserver, coûte que coûte, sa vie. Et cette voix d'une conscience parlante qu'on entend tout le long du poème met sous nos yeux les désastres naturels auxquels l'homme succombe aussi bien que les désastres causés par les gens sans scrupules qui pratiquent un double moral – « la vie est aussi le crime / en sourire et cravate » (p. 26) – parce que légalisé par le système. On dirait que tout y passe, que rien ni personne n'échappe à ce regard noyé de tristesse par tant d'injustice pratiquée si gratuitement. Le biberon, les petits vêtements qu'elle a vus l'interpellent, la poussent à comparer l'abîme qui sépare le sort des êtres qui sont épargnés d'avec celui des êtres qui constituent les victimes choisies par le destin (?) pour aller nourrir les fous, pour être les victimes d'Hiroshima, pour mourir du supplice de la croix...

Et dans cet enfer où les flammes sont étrangères au feu purificateur, (c'est pourquoi nous devons aller *plus haut que les flammes*), la poète met en relief les misères qui se succèdent sous notre regard presque indifférent, tant le quotidien

---

\* Au sujet du livre de Louise Dupré, *Plus haut que les flammes* (Paris, Éditions Bruno Doucey, 2015. 106 p. ISBN : 78-2-36229-076,-3) qui avait paru à Montréal aux Éditions du Noroît en 2010 (ISBN : 978-2-89018-681-1), paru récemment en édition bilingue français-catalan, sous le titre *Més amunt que les flames* (Traduction de Lidia Anoll. Barcelona-Vic, Cafè Central / Eumo, "Jardins de Samarcanda", 81, 2016, 155 p. ISBN : 978-84-9766-580-3).

<sup>1</sup> « Dans un face-à-face complice avec le compositeur Nicolas Jobin, qui a créé une suite concertante pour *Plus haut que les flammes* (Le Noroît, 2010), l'auteure Louise Dupré lit son long poème en compagnie d'un chœur inspirant et inspiré. Des images vidéographiques de Jonas Luyckx plongent le spectateur dans l'univers des camps d'Auschwitz et de Birkenau, dans une mise en scène dépouillée. Le chœur est composé des voix de: Évelyne de la Chenelière, comédienne, réalisatrice, dramaturge ; Annie Lafleur, poète; Martine Audet, poète; Catrine Godin, poète et Roland Lepage, comédien. Mise en scène par Simon Dumas. Co-production Louise Dupré et Rhizome, soutenue par le CALQ. Présentation du festival de la poésie de Montréal et du Théâtre Outremont » (<https://ca-es.facebook.com/events/574656419364414/>).

<sup>2</sup> Dorénavant, pour les citations se rapportant à l'édition de 2015, nous ne donnerons que le numéro de page.

s'acharne à nous fournir nombre de crimes atroces. Le regard lucide de Louise Dupré s'attarde auprès de toute chose, voit, remémore, dénonce, surtout, ceux qui ayant pu contribuer à éviter la souffrance de l'humanité n'ont rien fait pour améliorer son sort : les papes, complices de ce qui se passait dans les camps ; les enseignants religieux qui n'ont prêché qu'une doctrine basée sur le châtement, sur l'enfer... Les expériences personnelles s'entretiennent aux expériences collectives que le lecteur ressent comme autant de jalons rencontrés sur sa propre route.

Voici pourquoi j'ai dit, dans la quatrième de couverture de l'édition de ma traduction, que « malgré le sujet qui ouvre le poème et qui en est le fil conducteur – l'impact de la visite du camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau – Louise Dupré égrène un à un les aspects sordides, abominables, injustes auxquels est soumise l'humanité depuis que le monde est monde » (Dupré, 2016). Certes, « la Terre a connu / plus de désastres / que de bénédictions » (p. 18), mais, malheureusement, c'est souvent l'action de l'homme qui y a contribué le plus féroce : c'est révoltant, c'est honteux mais il faut bien l'admettre. Tant de souffrance, tant de malheur pourraient nous amener à un désenchantement profond et, de là, au désespoir, puis à l'annihilation. La vie, pourtant, ne se laisse pas faire si facilement : là où l'homme cède, la vie se lève : « la vie reprend / même sur des sols / inhabitables // la vie est la vie » (p. 14). La vie reprend, la vie poursuit son chemin comme si rien ne l'atteignait, comme si, programmée pour un devenir dont le but nous échappe, elle s'y acheminait pour de bon.

Responsables de ce devenir, nous voudrions avoir réponse à toutes les questions que la vie suscitera à nos enfants, connaître le but de la souffrance, la cause de la rage qui bouleverse le cœur de l'homme, le cœur de la terre... Comme les mères de ces enfants que l'on voit sur les photos de Birkenau « croquées juste avant l'arrachement » (p. 21), nous voudrions les protéger de l'inévitable. Et l'on se voit à raconter des histoires auxquelles on croyait ne plus croire, parce qu'elles nous semblent les seules à apporter un peu d'espoir, les seules à montrer le côté lumineux de l'existence, à témoigner de la pitié : « le matin est parfois cette bonté / des livres // où les princesses ouvrent les yeux / devant les berceaux / dérivant sur les fleuves » (p. 38). Raconter, « car il faut des mots / à mourir de plaisir // des mots pour les yeux / plus brillants qu'un matin de mer / mêlée au sable des châteaux // et des livres qui crachent / des dragons / aux flammes tranquilles » (p. 24). Des mots pour le rêve, des mots qui redonnent le courage de vivre, de croire à la bonté, à la joie.

C'est par le vouloir de cet « enfant près d'[elle] », qui incarne tous les enfants du monde, que la poète se revêt d'une force capable de transformer les visions épouvantables qui la hantent et la douleur qui la secoue en un chant à la volonté de vivre... C'est la vie se creusant obstinée, à travers l'enfant, une route vers l'inconnu et ce vouloir aveugle qui ne demande que la continuité de l'espèce qui amènent la poète à considérer la force qui est encore en elle : « peu importe ta fatigue // dans tes bras /

il y a l'enfant qui te regarde // et même sans bravoure / tu deviens une femme / de courage //une femme de fenêtres ouvertes // capable de déborder / le jour » (p. 105-106) pour donner à l'enfant la foi et la joie, lui frayer la voie du rêve qui seront autant d'échelles qui lui permettront d'aller plus haut que les flammes. Même si elle n'a pas de réponse à toutes ses questions, si elle connaît la fragilité de tout, cette « mendiante de bonheurs » est suffisamment lucide pour se rendre compte que la terre ne « veut retrouver [que] le cycle / des semailles / et des moissons // et l'eau humble / jetée sur les printemps // et les onctions en spirales / sur la tête des nouveau-nés » (p. 103). C'est pourquoi elle ne sera pas sourde à la prière de ce petit qui lui demande à danser, c'est pourquoi elle ne trahira pas « le monde minuscule / accroché à [son] cou // comme un mystère / qui [l'] implore / en riant // de continuer / à danser » (p. 106). Elle, qui a fait sienne toute la douleur du monde, n'ignore pas que la caresse d'un enfant « peut déjouer / ne serait-ce qu'un instant / le monde et sa douleur » (p. 67), un instant qui nous ferait croire « qu'il n'est pas trop tard / pour l'impossible » (p. 68).

Le poème, structuré en quatre parties, cache, sous une apparence simple, aérée, une structure en spirale qui récupère mots et idées au fur et à mesure que le texte avance, de façon à obtenir cette sorte d'ascension qui, partant du désarroi, parvient au zénith de la joie de l'enfant. La simplicité du langage de cette conscience parlante n'est qu'un mirage : elle est, en réalité, un travail en filigrane, écrin parfait pour une analyse profonde du drame humain.